

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE.—THEATRE.—LITTÉRATURE.—BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 16 DECEMBRE 1899.

No 243

SOMMAIRE

Libéraux, en garde ! *Vieux-Rouge* — Le plus fort, *Edmond Haraucourt* — La messe de minuit, *Fervent* — Au Secours : Le message, *Georges d'Esparbès* — Cottage, *Jean Richepin* — Cadeaux de Noël et du jour de l'An — La Société des Femmes, *Grincheux* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

LIBÉRAUX, EN GARDE !

Il y a beaucoup de gens qui ont cru que la bataille qui s'est terminée le 23 juin, 1896, par le triomphe des libéraux, était une victoire décisive, et assurait à notre parti la prépondérance future sur les destinées du Canada.

Dès l'inception du règne de l'hon. M. Laurier, ces honnêtes gens ont été cruellement déçus, et leurs espérances ont été étrangement renversées.

Au lieu de voir l'influence libérale accroître, ils se sont vite aperçus que le gouvernement qu'ils s'étaient choisi était de l'opportunisme pur et simple.

Ils ont eu raison, probablement, de suivre la tactique qu'ils ont adoptée depuis cette époque, et l'on ne dira pas que nous avons été les derniers à trouver cette manière de gouverner contraire aux intérêts du parti libéral. Sans compter les nombreux et puissants ennemis que nous avons, nous en avons ajouté un grand nombre à ceux qui nous battaient en brè-

che, et ceux-ci, au point de vue politique, ne sont pas moins dangereux que ceux-là sur un autre terrain.

Mais tout vient à point à qui sait attendre.

Une étrange rumeur circule aujourd'hui. Il paraîtrait que les grands combats que le parti libéral a soutenus depuis 1850 n'étaient que le prélude de ce qui se prépare en ce moment, et qu'il va falloir revêtir l'armure et tout recommencer en neuf.

Plusieurs hommes éminents du parti qui avaient toujours combattu pour les principes du libéralisme étaient dégoûtés d'avoir fait le jeu de quelques politiciens ruinés qui s'étaient trainés dans tous les camps, et que Sir John Macdonald avait bel et bien chassés de son parti. Ils étaient furieux de voir que tous leurs efforts avaient tout simplement abouti à édifier la fortune de quelques individus plus ou moins tarés, et sans en aucune façon avoir changé leur manière de voir, ils avaient manifesté leur mécontentement sans aucune équivoque. Ce n'était pas précisément le moyen de trouver grâce auprès des opportunistes.

Mais les circonstances quelquefois produisent des changements imprévus, et l'on affirme que des événements récents ont considérablement modifié les vues du premier-ministre au sujet de ses partisans libéraux de toutes nuances.

Le simple énoncé de cette modification a déjà fait beaucoup en faveur de l'hon. M. Laurier, et la mise à exécution de ses intentions, si toutefois la rumeur est bien fondée, ralliera autour de son drapeau les plus forcenés de ses adversaires libéraux.

S'il s'agit de récompenser les services supposés de quelques hommes, qu'on leur donne la moitié du pays et qu'ils s'en aillent. Ce serait toujours préférable que de

leur laisser gruger le pays tout entier. Et, il faut bien le dire, c'est le danger dont nous sommes menacés à l'heure actuelle.

Si encore on y allait raisonnablement, mais quand les plus petites bouchées se chiffrent par des montants suffisants pour assurer une fortune à ceux qui les prennent, jugez un peu de ce que doivent être les gros morceaux.

Il est parfaitement entendu que le coup de balai est difficile à donner. Il y a des gens qui n'ont pas besoin de se faire dire deux fois de déguerpir, ils s'en vont à la première requisition, mais il y en a d'autres aussi qu'il faut mettre à la porte avec l'aide de la police.

Ceux-ci n'ont pas de cœur.

Mais aux grands maux les grands remèdes, et espérons que le premier-ministre rassemblera encore une fois les fils épars de son écheveau d'électeurs, qui seront toujours prêts à le soutenir dès qu'il aura arraché l'ivraie qu'on a semée dans sa belle propriété.

VIEUX-ROUGE.

AVEC PROMPTITUDE

Interrogez qui vous voudrez. Tous ceux qui, ayant toussé, ont fait usage du BAUME RHUMAL, vous diront qu'ils ont été guéris promptement et radicalement.

139

AUX SOURDS — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

En faisant usage de la DERMATINE, la seule préparation au monde qui guérisse le masque et toutes les décolorations de la peau. 50c et \$1 la bouteille.

LE PLUS FORT

C'est le droit d'un chacun d'avoir l'opinion qui lui plait sur l'opportunité ou la justice du conflit actuel entre les Anglais et les Boers.

Il est bon, cependant, de connaître les diverses opinions exprimées, et c'est pourquoi nous reproduisons ici un article de M. Edmond Haraucourt, le chroniqueur si distingué du *Journal*, de Paris :

Notre ami le Boer, je t'aime.

Tu veux rester maître chez toi, comme un simple charbonnier, et lorsqu'un grand gaillard se mit à te dicter sa loi, parce qu'il était sûr de sa force, tu refusas tout naïvement d'obéir, quoiqu'étant sûr de ta faiblesse. Nous t'avons vu, dans la décision, ce bel héroïsme tranquille qui n'a même pas l'air de se connaître lui-même, tant il est simple ; nous te voyons à présent dans l'action, l'héroïsme de bonne humeur qui marche toujours de l'avant et qui fait le devoir en chantant, comme dans les légendes.

Rien ne plait davantage à nos esprits et n'émeut nos cœurs davantage. Le vœu de justice et l'amour du faible sont des instincts presque animaux de notre race, plus encore que des principes de notre morale. Puis dans votre histoire, quelque chose ressemble à la nôtre : cette levée en masse de paysans qui laissent la charrue pour prendre le fusil, nous l'avons connue, il y a un siècle, alors que de puissantes armées déchiraient nos frontières de France et venaient si nombreuses, que notre écrasement final leur semblait un fait accompli. Brunswick, à la tête des belles troupes bien ordonnées, triomphait par avance, et la route de Paris n'était qu'une promenade, et la prise de Paris ne serait qu'une étape : mais tout à coup, au chant de la *Marseillaise* et de la *Carmagnole*, un peuple injurié se leva et, dans le souffle de sa chanson furieuse, dispersa les belles armées, comme un coup de vent balaie de la poussière !

Ainsi vous faites, et nous suivons fraternellement la marche de vos progressives victoires.

On dit qu'elles ne dureront pas, et la sagesse est de le craindre. L'ennemi déverse ou va déverser sur vous d'innombrables forces, qui noieront vos héroïsmes comme une marée. Si vous dispersez celles-là, d'autres surviendront par derrière, et d'autres encore, s'il le faut, jusqu'à ce qu'on vous ait submergés sous le nombre. L'issue définitive semble incontestable et certaine. On l'affirme. On le croit. Et pourtant, qui sait ?

Cette guerre, véritablement, ne commencera que le jour où les renforts anglais auront débarqué sur la côte : les événements accomplis ne sont encore qu'un prologue, mais ils offrent, du moins, ce notable résultat d'avoir élargi le théâtre de la guerre. Or, généralement on conclut : " Les Boers ont manqué de prudence, en sortant de chez eux : ils pouvaient être, sur leur territoire, inexpugnables ; mais en éparpillant leurs forces, déjà si peu nombreuses, ils ont assuré leur défaite. " Le raisonnement est bon, mais on peut en faire un autre qui le vaille et qui dise tout le contraire : " En sortant de chez eux, en élargissant la lutte, les Boers éparpillent les forces de leurs ennemis, trop nombreuses ; au lieu d'avoir à combattre en un petit coin, une armée invincible, ils auront devant eux vingt petites armées que leurs troupes légères, par séries d'es carmouches, pourront décimer tour à tour. "

Exemple : le dernier des trois Horaces était fatalement vaincu, s'il se fût enfermé dans une chambre avec les trois Curiaces ; mais dans un champ où l'on pouvait courir, Horace a successivement égorgé les trois vainqueurs.

*
* *

Soit. Les temps ont changé. Les Curiaces ne possédaient point d'artillerie à longue portée, de trains blindés pour se mouvoir, de télégrammes pour se concerter.

Ici encore l'argument se retourne : les Curiaces n'avaient point à résoudre le très grand problème moderne, la nécessité de nourrir trente mille hommes qui mangent deux fois par jour. A ces hommes il faut quotidiennement soixante wagons de bestiaux, qui, si loin, arriveront comme ils peuvent, d'où ils peuvent, quand ils peu-

vent, et souvent n'arriveront pas ; aux bestiaux, il faut des fourrages ; et puis, à tous, il faut marcher, se déplacer sur un territoire qui représente à peu près, en superficie, la France et l'Allemagne ensemble.

Voilà, théoriquement, la douée ; pratiquement, voici le fait : trente mille soldats suivis de leur escorte nécessaire, artillerie, manutention, mettent vingt-cinq heures à défiler. Sans cette escorte, les trente mille soldats sont autant de victimes offertes en sacrifice expiatoire. Mais alors, de deux choses l'une : si l'escorte est loin de la tête, la tête risque de souper avec cinq heures de retard, ce qui est fort malsain et démoralisant ; si l'escorte est, au contraire, intercalée dans les troupes, on mangera mieux, mais on aura créé la division des forces, constitué de petites armées qui pourront, l'une après l'autre, être attaquées, coupées, battues. Sur ce ruban, long de vingt-cinq heures, grêle partout, l'escarmouche a beau jeu : les cavaliers imprévus qui sortent d'un taillis, les coups de feu qui partent d'un rocher, sans cesse, sans fin, sont bien puissants et bien terribles, si le ruban doit se promener de Bayonne à Berlin. Les trente mille hommes ne sont jamais, ici ou là, qu'un millier, et le parti du plus grand nombre, ainsi déroulé, risque d'être en chaque lieu, et toujours, le plus faible par le nombre.

Ainsi donc se fera la guerre : car il est peu probable que les Boers aient la folle imprudence d'accepter nulle part la bataille rangée, qui serait pour eux l'inévitable désastre.

En sorte que les Anglais, une fois descendus à terre et bien conduits, pourront s'acheminer, triomphants en apparence, à travers le triple pays où la guerre s'agite, et successivement pourront, en d'officielles victoires, l'une après l'autre, reprendre les villes prises : les drapeaux flotteront,

Mais en arrivant à Cadix.

Nous étions dix...

Que les Boers seulement aient un grand général, qu'arriverait-il ? La victoire probable, presque sûre. Or, le grand général, ils l'ont peut-être, sans l'avoir su, et commencent à peine à le

savoir. Il cultivait ses terres, peut-être, comme Washington, quand, pour libérer son pays de la tyrannie anglaise, il jeta la toise. L'événement américain peut se produire en Afrique. Dans une ferme, dans une usine, derrière un troupeau ou derrière un comptoir, l'homme génial peut exister, malgré l'absence de casernes. Car l'éducation militaire n'a rien de commun avec le génie de la guerre. Si la tactique est une science, la stratégie est un art qui ne s'apprend pas, mais qui se révèle, parce qu'on le possédait de nature. En musique ou en poésie, en sculpture, en peinture, le génie est un don qu'on apporte en naissant, que le travail peut développer, mais que nulle étude peut faire acquérir.

De même en stratégie. La logique du moins le prétend et l'expérience le montre. Les plus grands généraux que l'histoire nous cite, s'improvisent en quelques semaines. Jules César est un banquier déjà mûr qui veut rétablir ses affaires ; Alexandre sort d'un sérail et Annibal d'une boutique ; ils sont généraux à cause de leur naissance, comme le Téméraire, comme Condé, Turenne ou Maurice de Saxe. L'ancien régime ne connut d'ailleurs pas d'autres chefs d'armée. Tous ont trouvé l'épée dans leur berceau armorié. Sous la Révolution, c'est le contraire, et les aïeux ne comptent plus ; mais voilà que ce contraire se trouve tout pareil, et les conscrits, d'un bond, sautent aux grades suprêmes. Le tâcheron, sous l'Empire, devient le maréchal de France. Cependant, les vieux théoriciens d'Autriche, si renommés et savants, membres de l'Institut militaire, sourient de ces adversaires ignares et s'en vont, pleins de science mais sans génie, se faire battre comme il convient.

Ces puissances individuelles que suscita l'émeute révolutionnaire, l'émoi du Transvaal peut les susciter aussi. Tout sort d'un peuple qu'on frappe, car tout y était latent.

L'Angleterre, pour avoir trop frappé, l'éprouvera peut-être. Nous l'avons éprouvé nous-mêmes, pour notre châtement, lorsque Napoléon nous jeta sur l'Espagne : au cœur d'un peuple dont la cause était juste, l'indignation alluma l'héroïsme universel, qui flamba d'un tel feu que la grande armée s'y fondit en une fournaise.

Alors aussi, les buissons fusillaient les envahisseurs, et l'Impérial pasteur des guerres faillit ne pas avoir le temps d'atteindre la Russie et les steppes de 1812.

Non, vraiment, l'issue finale n'est pas aussi nettement assurée qu'on la proclame en Angleterre et qu'on la redoute en Europe. Demain sera passionnant d'imprévu. Bismarck exagérât sans doute lorsqu'il a dit que le Sud-Africain serait le tombeau de la colonisation anglaise. La puissance britannique ne pourra ne s'y point écrouler, mais elle s'y amoindrira. Et parmi les beaux soldats en habit rouge dont l'Angleterre a chargé les nombreux vaisseaux, parmi ces jeunes gens, si vaillants et superbes, "dont les yeux sont bleus et dont le cœur ne connaît pas la crainte," combien, combien ne reviendront jamais vers les fiancées qu'ils emharrassèrent sous le gui, dans la joie du dernier Christmas...

EDMOND HARAUCOURT

Le Badlgeonnage

Mon cher ami,

Vous qui aimez l'esthétique dans nos monuments religieux, la petite pièce ci-contre vous intéressera.

Le costume militaire de St-Michel, qui a tant fait rire l'homme de génie que fut Mgr Plessis, a laissé une tradition que l'on retrouve dans beaucoup trop de nos églises et que les fabricants d'articles religieux se plaisent à perpétuer malicieusement au nez de nos trop naïfs marguilliers qui n'y voient que du feu — et du rouge ou du bleu.

Vous savez peut-être l'influence des *belles* images en couleurs criardes sur l'état d'âme des paroissiennes enceintes ; la race s'en ressent un peu, n'est-ce pas ?

Mgr Plessis possédait un grand fonds de gaieté, ordinairement réprimé par les exigences de sa dignité, mais souvent prêt de déborder malgré tous ses efforts au contraire. Bien des fois,

au milieu de solennelles cérémonies, il arrivait qu'une figure grotesque ou une franche balourdise d'un de ses assistants bouleversait sa gravité et lui imposait la rude tâche de refouler les mouvements d'un rire convulsif. C'était surtout durant le cours de la visite épiscopale que se présentaient le plus fréquemment les occasions, qui, malgré ses résistances, lui faisaient perdre son sérieux ordinaire dans l'exercice de ses fonctions ; cette propension à rire l'humiliait beaucoup, mais il ne la pouvait maîtriser lorsqu'un objet ridicule ou une circonstance bizarre frappait tout à coup ses yeux.

Il avouait que bien des fois il ne s'était soutenu qu'avec des efforts incroyables. Dans une des paroisses récemment établies au nord de Montréal, il venait d'être reçu avec les honneurs militaires. Après son entrée solennelle dans l'église, comme il se détournait pour donner, de l'autel, la bénédiction à la foule, il s'arrêta pendant quelques instants sans pouvoir proférer une seule parole ; lorsqu'il réussit enfin à se faire entendre, sa voix est brisée et semble à chaque instant prête à lui manquer. — " Monseigneur est-il malade ? " demande un prêtre de la mission à M. Turgeon, alors secrétaire. — " Non, " répond celui-ci, qui comprenait la cause de l'embarras, " mais il a remarqué quelque chose qui le porte à rire. " Le prélat expliqua ensuite l'énigme ; au milieu du peuple pieusement agenouillé, il avait aperçu une cinquantaine de jeunes gens, résiés debout, affectant la tenue militaire, et portant à l'épaule des fusils de toutes les formes et de tous les calibres. Ces miliciens amateurs avaient entendu dire qu'un soldat sous les armes ne doit ni s'agenouiller ni se découvrir dans l'église ; aussi, ils se tenaient droits et couverts : les uns avaient sur la tête un chapeau de paille, orné de longues plumes de coq ; d'autres portaient une toque bleue à larges bordures blanches, avec un énorme pompon de laine. L'attitude et l'accoutrement de ces braves étaient si comiques que l'évêque, en les apercevant, éprouva la plus grande difficulté pour comprimer le rire qui, malgré lui, montait à chaque instant sur ses lèvres.

Vers cette époque les églises de la campagne

renfermaient beaucoup de peintures détestables, dont quelques-unes étaient de véritables caricatures, plus propres à exciter la gaieté qu'à entretenir la piété des fidèles. Mgr Plessis s'attachait à faire disparaître du lieu ces croûtes informes et à les reléguer dans les greniers ; mais il avait beau les proscrire, il en échappait toujours quelques-unes, qui semblaient chargées de venger leurs compagnes exilées.

Un premier jour de visite, le prélat du haut de la chaire de Saint-François de Neuville, adressait son discours d'entrée à de nouveaux auditeurs, fort attentifs aux paroles de leur premier pasteur. Pendant un des passages les plus sérieux du sermon, il se tourne vers le chœur et jette les yeux sur une toile barbouillée de vives couleurs ; il les détourne promptement, parce qu'il a reconnu un piège tendu à sa gravité ; puis malgré lui, il les reporte sur la malencontreuse peinture qui semble le fasciner. Vaincu, il s'arrête et plonge un regard dévorant au fond de ce ciel empourpré. Quelle scène ! Une masse d'étoiles, le soleil et une moitié de la lune sont emportés sur les ailes grisonnantes d'un ange. C'est bien saint Michel, en habit rouge, pantalon bleu et belle botte à l'écuycère ; l'archange s'élançe vers la terre en héros de roman, tête haute et flamberge au vent, prêt à frapper d'estoc et de taille. De son lourd et épais talon, il va écraser le nez robuste de Lucifer, qui se prépare à le recevoir sur ses cornes, et répond à ses menaces par une grimace effroyable.

La scène produit son effet sur le prédicateur ; mille et mille idées étranges et bizarres se croisent dans son imagination ; sa poitrine se gonfle, ses lèvres se dilatent ; il éprouve un immense besoin de rire : chaque mot s'arrête au passage, prêt à l'étouffer. Il s'assied, se relève, tousse ; peines inutiles ! rien ne peut chasser de son esprit cette inimitable grimace de Satan. De désespoir, il se hâte d'arriver à la péroraison, gagne la sacristie, se laisse choir sur une chaise, et décharge son cœur par un rire vigoureux et prolongé

On comprend qu'après avoir joué un si vilain tour, le tableau, avec son personnage, fut consigné au grenier de l'église pour ne plus jamais

reparaître au grand jour. " Et il l'avait bien mérité," ajoutait l'évêque en rapportant cette anecdote, " il m'avait fait passer par une des plus rudes épreuves de ma vie, car je craignais à chaque instant de m'éclater de rire en pleine chaire. "

L'ABBÉ J. B. A. FERLAND.

Notre correspondant se rappelle peut-être que dans une église des environs, l'un des plus beaux temples de la province, il y avait deux saints sauvages placés de chaque côté du chœur. C'étaient deux cadeaux de deux vieux rentiers de l'endroit qui avaient reçu des *faveurs signalées* de la Providence.

Il paraît que c'est comme ça qu'on s'exprime.

Tous deux, les saints, pas les rentiers, étaient polychromes, mais chez l'un d'eux c'était le rouge vif qui dominait, tandis que l'autre affichait des couleurs d'un bleu qui auraient fait rougir le père Tupper de honte s'il les avait vues.

Un autre exemple du goût de l'esthétique qui existe chez nos curés m'est fourni par un brave pasteur d'une paroisse de l'Île-Jésus, qui affublait l'Enfant-Idem d'une culotte en velours rouge et d'un veston en velours vert, " pour ne pas offenser la pudeur," disait-il.

Le brave homme est mort.

RIGOLO

FAITES ATTENTION !

Prenez garde aux refroidissements ! C'est le commencement de graves maladies des poumons. Au premier symptôme recourez au BAUME RHUMAL : c'est le remède par excellence pour la guérison des rhumes, bronchites, toux, enrrouement.

141

Dans le cas de Buller, on ne peut pas dire ; Tu gelas, car il s'est fait chauffer.

La Messe de Minuit

Un décret de notre très-saint Père le Pape vient d'être affiché dans les gazettes de l'univers entier, donnant la permission à tous les curés du monde catholique de célébrer une seconde messe de minuit au commencement de l'Année Sainte.

C'est ainsi qu'on nomme, paraît-il, l'année 1900, la première du siècle futur, ou la dernière du siècle présent.

Par quel procédé on a pu proclamer que l'année qui va commencer dans une période très rapprochée sera une année sainte ? C'est un problème qui échappe à la compréhension des mortels ordinaires, mais dans l'ordre ecclésiastique, il semble que ce soit absolument correct et très bien porté.

Naturellement, nous n'avons rien à voir dans tout ça, mais un journaliste qui reçoit une aubaine comme celle qui se présente, quand la copie est courte et que les sujets manquent, serait malhonnête et je dirai même criminel de ne pas donner à ses lecteurs avides d'émotions les perles qu'il a pu recueillir.

Donc, nous aurons deux messes de minuit, c'est entendu ; à moins qu'on ne se ravise en haut lieu et qu'on nous enlève cette faveur après laquelle nous soupirions depuis si longtemps.

Je ne prétends pas que cela se fera, mais ça s'est déjà vu, et, comme exemple, je vais vous citer de mémoire le sermon d'un brave curé des environs, un bon, celui-là, car j'admets volontiers qu'il y en a encore quelques-uns.

Ce sermon a été prononcé il y a environ deux ans, à peu près vers cette époque, lors des meurtres qui ont été commis dans plusieurs campagnes environnantes.

Après avoir annoncé les mariages, les grandes et les basses messes, et avoir fait les recommandations aux prières, le curé se recueillit un instant et fit le sermon que vous allez lire :

Orate, fratres. Priez, mes frères ! Oui, mes frères, priez avec contrition, avec componction, priez véhémentement même, afin de détourner de vos têtes la colère d'un Dieu vengeur et tout puissant, justement irrité par les turpitudes et les crimes qui se commettent journellement autour de nous. Ici, dans cette chaire même, je vous ai souvent expliqué l'efficacité de la prière, et je vous ai fait comprendre qu'il fallait être continuellement sur ses gardes pour échapper aux pièges que le démon tend sans cesse sur la route des mortels. Je sais bien que plusieurs de vous prétextent de trop grandes occupations pour s'astreindre à la prière, et tout cela dans le but de faire fortune ; mais, *Quid prodest homini universum mundum si lucretur, animæ suæ vero detrimentum patiatur ?* Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Oui, mes frères, que sert à l'homme de gagner l'univers ?

Je vous disais donc que la prière est non seulement utile, mais nécessaire, et je vais vous le prouver.

En dépit des décrets qui vous ont défendu de lire les gazettes qui racontent toutes les mauvaises choses qui se passent dans le pays ; en dépit des ordonnances de Nos Seigneurs les Evêques, qui ont prohibé la lecture de ces feuilles malsaines, vous avez pris connaissance des crimes effroyables qui ont semé la désolation de l'abomination dans des paroisses peu éloignées de la nôtre. C'était un mal de vous renseigner sur ces choses, mais l'esprit pervers du siècle s'infiltrait partout aujourd'hui, et si je vous dis tout cela, c'est parce que c'est mon devoir impérieux de veiller sur le troupeau qui m'a été confié.

Jusqu'à cette époque, heureusement, rien de semblable ne s'est produit dans cette paroisse modèle, oui, modèle, je le répète, et nous n'avons à déplorer aucun attentat palpable contre les mœurs.

Pour cette raison, et de plus, pour implorer la clémence céleste, afin de ne pas être tenus responsables des crimes commis chez nos voisins, j'ai décidé de vous donner cette année le bénéfice de la messe de minuit. Il y a déjà vingt ans que vous en êtes privés dans cette région, mais ce n'est pas une raison pour que vous en soyez privés plus longtemps.

Seulement — et c'est justement là le chien-dent — j'ai des raisons majeures de vous exhorter à ne pas abuser du moyen que je vous donne pour obtenir des grâces, et de ne pas faire de l'occasion un sujet de scandale.

Mes collègues, les curés des paroisses voisines chez qui j'ai été invité à dîner à maintes reprises — politesse que je leur ai rendue, d'ailleurs — m'ont raconté qu'il se passait des choses après la messe de minuit, et même avant, qui n'étaient pas du tout correctes. Les voisins et les amis s'invitent réciproquement à partager un réveillon, et la veillée se prolonge outre mesure. Pour obvier à ce dévergondage, et vous éviter des occasions de péché, j'ai décidé que la messe de minuit commencerait à onze heures, de sorte que chacun pourra être rendu chez soi à une heure du matin au plus tard, en tenant compte des distances.

Donc, mes très chers frères, préparez-vous par la prière, à obtenir le salut éternel, parce que : *Ante omnia, quiritate regnum Dei et justitiam ejus*. Avant tout, recherchez le royaume de Dieu et sa justice. Ce n'est que par la prière que vous obtiendrez cette grâce.

Nous aurons une messe de minuit cette année dans notre belle paroisse qui n'a pas été contaminée par les scandales qui se voient chez nos voisins immédiats. Mais, comme je vous l'ai dit, mes frères, mes collègues m'ont raconté des choses que je ne voudrais pas voir ici. Ainsi, on se rend à l'église et on en revient pêle-mêle, dans des traînes à bâtons, dans de grands sleighs carrés, sur la paille. On entasse dans ces véhicules des jeunes garçons, des jeunes filles, des hommes mariés, des femmes mariées ; je ne dis pas qu'on fait du mal, mais c'est une occasion, et il faut fuir les occasions, parce que " l'occasion fait le larron. " Veillez avec soin

et priez. *Orate et vigilate*. Et encore une fois je vous recommande, à vous, surtout, pères de famille, de songer à la responsabilité qui vous incombe, et à ne pas exposer les jeunes gens aux embûches qui se tendent sous leurs pieds. Si vous entendiez ça au confessionnal, comme moi. Enfin... enfin... c'est pas tout-ci, tout-ça, il n'y en aura pas de messe de minuit. C'est là la grâce que je vous souhaite.

Et en effet, il n'y eut pas de messe de minuit, et les paroissiens de cette paroisse furent dans la désolation. Ce n'était, toutefois, qu'un cas isolé.

Mais supposons aujourd'hui, que la gracieuseté que vient d'être faite soit retirée, pour une raison ou pour une autre, ce serait un cataclysme, et pour ma part, je ne m'en consolerais jamais.

FERVENT.

Les recorders veulent absolument éteindre le brazier de la concupiscence.

Il est défendu aux St-Cunégondins, par ordre supérieur, de se fréquenter plus de six semaines avant le mariage.

Ça leur apprendra.

Echos de la mission :

Un fervent sort d'une église fashionable et rencontre un ami qui lui demande ses impressions sur le compte du prédicateur.

— Mon cher, au cours de son sermon, je reconnus à la vaseline de son débit, à la graisse de son accent, un prêtre solidement nourri, qui versait d'habitude, sur ses auditeurs, les moins omises des rengaines.

UN HAUT PRIX

On n'estime la santé à un haut prix que quand on est malade. Quand on est affligé d'un rhume qui a résisté à tous les remèdes possibles on peut être certain de le guérir à peu de frais avec un flacon de BAUME RHUMAL.

AU SECOURS !

LE MESSAGE

Dès le lendemain, poussés par l'exemple des Bardes, trois cents Irlandais vinrent s'enrôler dans l'armée d'Humbert. On les équipa, on les habilla, on les poudra ; mais comme ils trébuchaient dans les souliers neufs, beaucoup reprirent leurs sandales. Leur grande joie était de manger de la viande. Ils la dévoraient sans reprendre haleine, ils la "buvaient." Un capitaine en confia huit livres à un nommé O'Connor ; le paysan se jeta par terre et se mit à mordre son fardeau ; deux sergents qui passaient le soulevèrent, mais la charge resta aux dents de l'homme ; on le laissa finalement dans la boue, hideux, avec ses moustaches de viande rouge, jusqu'à ce qu'il eût fini de manger.

— Brigands ! murmurait Sarrazin, voilà ce que les Anglais ont fait de cette île riche. . . une Irlande de désespoir.

Après la distribution des effets, celle des armes fut lamentable. La plupart d'entre eux ignoraient la poudre et le fusil ; ils mettaient les cartouches à l'envers, et quand elles étaient arrêtées, ils retournaient l'arme et faussaient le canon en le frappant. Des coups partirent ; un biscayen fit tomber le chapeau d'un officier de frégate. Humbert donna l'ordre qu'on les désarmât. Vêtus en grenadiers français ils reprirent leurs faux.

Il y avait dans l'armée vingt-deux hommes du 3e chasseurs. Comme il était urgent de ménager la caisse, le général prit cinquante chevaux aux paysans et les fit régler par les Commissaires des vivres, en bons tirés sur le " futur Directoire." Les chasseurs les sellèrent. D'un bout à l'autre du camp, histoire de se décramper, le minuscule escadron essaya ses chevaux en voltige. A vingt-deux, ils faisaient le bruit d'une brigade.

Car chacun se sentait marqué pour la grande aventure mystérieuse. Killala n'était qu'un caillou de la côte où les Français avaient le pied posé ; maintenant, on allait courir, traver-

ser l'Irlande au pas de charge, vers Dublin, peut-être même vers Londres. Tous, comme leur chef, savaient les agréments de ces promenades, aussi leurs dangers ; quatorze d'entre eux venaient d'Italie, le reste de l'armée du Rhin.

— Moi, disait un lieutenant, je me moque des misères qui vont nous arriver. A Mayence, pendant l'hiver, j'ai dormi dans des trous creusés sous la neige.

Un vieux commandant montrait ses culottes de cuir :

— Je ne les ai pas quittées depuis un an.

Humbert venait de parler à l'évêque et l'avait prévenu qu'il mettait en réquisition le bétail de Killala. " On paiera, dit-il, après la paix." Effrayé par ce paysan aux gestes dominateurs, Stocke répondait oui à tout coup. Humbert lui ayant demandé si la province du Connaught prendrait fait et cause contre l'Anglais, il leva une main grasse qui retomba pesamment.

— Alors, dit le Vosgien furieux, avant d'tirer ai lai volaye sur les méchants, j'vas préveni vos frères in bon coup. Toussaint, ollez quoère vot plume, c'est l' moment d' pôler au peuple !

L'officier s'assit devant une table. Il connaissait, pour les avoir entendues rugir depuis un mois, toutes les idées de son chef. Les feuilles se couvrirent bientôt ; et comme le secrétaire, en écrivant, " parlait ses lignes," le général d'une pression à l'épaule, déplaçait, biflait ou ajoutait certains mots : " Trop court. Ecrivez... Nous venons joindre nos armes... " La plume de Toussaint courrait : "... nos armes aux vôtres, et mêler notre sang à votre sang pour la cause sacrée de la liberté." Il continua, à la ligne ; " Nous détestons, comme vous, ce gouvernement cupide et oppresseur — et sanguinaire, appuya Humbert — et nous vous garantissons le respect de vos propriétés — de vos propriétés, dit le général, de vos lois et de vos religions." L'officier, au bout de trois feuillets, termina : " Le moment de briser vos chaînes est arrivé ! " — Faut une dernière ligne, murmurait Humbert : " Nos cœurs... " D'une plume alerte, Toussaint finit la page ; " Nos cœurs vous sont dévoués ; notre gloire est dans votre bonheur ! Health and fraternity."

— Quouèque vos écrivez lai ?

— Notre salut républicain... en anglais, dit le jeune capitaine ; je crois, mon général, que cela fera un très bon effet.

— Vous avez ène plume dè tortorelle, dit le général en souriant ; lisez mouè donc c'lai, pour wouèr si j'ai raipaiché !

Toussaint repoussa la lampe, et se leva :

UNION. RÉPUBLIQUE IRLANDAISE

Irlandais !

Vous n'avez pas oublié Bauty-Bay ; vous savez quels efforts la France a faits pour vous aider. Son affection pour vous, son désir d'assurer votre indépendance ne vous ont jamais manqué. Après quelques efforts infructueux, voici que les Français sont au milieu de vous. Ils viennent pour aider votre courage, pour joindre leurs armes aux vôtres et mêler leur sang à votre sang pour la cause sacrée de la liberté.

Braves Irlandais, notre cause est commune. Comme vous, nous détestons un gouvernement cupide, sanguinaire et oppresseur ; comme vous, nous regardons comme imprescriptible le droit des nations à la liberté ; comme vous, nous sommes persuadés que la paix du monde sera toujours troublée tant qu'il subsistera un ministère anglais pour trafiquer avec impunité de l'industrie, du travail et du sang d'un peuple !

— Yo ! interrompit Humbert en grondant, les goddams s'môle de c' qui n' les regarde poué !

Nous vous garantissons le plus solennel respect pour vos propriétés, vos lois et votre religion. Soyez libres, soyez les maîtres de votre pays. Nous ne cherchons pas d'autres conquêtes que celles de votre liberté, pas d'autres triomphes que le vôtre. Le moment de briser vos chaînes est arrivé. Nos bras vous sont dévoués. Notre gloire est dans votre bonheur ! *Health and fraternity !*

Humbert signa comme un bœuf met le pied dans une mare :

— 23 août ; l'marchaud d'peaux d'cabris si-gue ène victoère l'jour d'sa naissance...

— Vous avez donné l'ordre au 8e chasseurs d'aller reconnaître la ville de Ballina ; faut-il faire rassembler ?

— Oui, dit Humbert, mouè et Sarrazin, nos les conduirons por oller essayer nos chevaux.

Une trompette retentit. Les chasseurs se rassemblèrent sur la route amusés par le Voggien qui leur jargonnait des histoires gaillardes ; et lorsque Sarrazin parut, la troupe s'enleva au trot.

Il faisait bon vent. A petits sauts gais, les hommes dansaient sur leurs selles et siffaient l'entrée en campagne. A la première pause, ils visitèrent les saugles, essayèrent leurs lames qu'ils tiraient à demi et laissaient retomber dans les fourreaux. Pas mal de moustaches étaient retroussées.

— Tot va bié, murmura le paysan.

A droite et à gauche, des champs et des haies que les chevaux réquisitionnés franchissaient en lièvres. C'étaient des demi-sang *Clydesdale* à tête carrée, encolure nourrie, larges de poitrail et de croupe, bien faits. " Ils ont le saut un peu dur, grogna Sarrazin, mais avec ces camarades-là, nous irons partout. "

Il montrait l'horizon.

Un gros point rouge y trembla.

— Les Anglais, dit quelqu'un.

— Les carabiniers anglais ! Je parie pour trois escadrons.

Humbert se tourna vers la troupe.

— At... tention...

Il l'inspecta en plein à la face :

— Nos allous souhaiter ma fête aux britanniches ; j' compte que tot in chacun f'ra son devouèr.

Les blagues se brisèrent aux bouches. Et plusieurs hommes, afin de n'être pas gênés, ôtèrent quelques boutons des agrafes, près du cou et sur les poignets. Le petit point écarlate, là-bas, se changea en long ruban rouge.

— Ils s'arrêtent !

Au bout d'une minute de trot, Sarrazin s'aperçut de la volte des carabiniers :

— Ils retournent à Ballina !

Humbert éclata de rire :

— Au galop !

Ou s'élança.

La route foulée par l'ennemi se creusait au loin ; Humbert voulut aller au bref, sauta un

fossé ; les vingt-trois hommes bondirent dans son ombre, et la chasse ardente disparut dans la colère et le vent. Car les Anglais fuyaient, égrenés sur le lointain chemin pâle ; et malgré l'effort des chasseurs ils gardèrent l'avance. Sa pipe "dè toboc" aux dents, Humbert filait en tête, l'éperon ivre, et lançait avec sa fumée, par jets, la clameur des conscrits vosgiens : *Tiou hiki ! tiou hiki, hiki...*, et la galopée s'excitait, se précipitait par les champs à gros coups de sabots, dans des éclats de mottes et le grincement des épines broyées : *Tiou hiki ! tiou hiki hiki ! tiou hiki hiki !...* On gagna bientôt l'escadron de queue. Abrités sous les hauts paquets, ramant dans les crinières et sciant les bouches, les chasseurs passaient les prés, les haies, les ruisseaux, dégringolaient les vallons, sautaient les buttes et cataractaient les plateaux en torrents de chabraques ; les arbres, en contromarche, fuyaient derrière eux ; toute chose vue leur était un songe. Et toujours le même cri relançait leur vol : *Tiou hiki hiki...* stridait Humbert. *Tiou hiki... tiou hiki... tiou hiki !* On se rapprochait des Anglais. Sarrazin, cavalier fameux, tourna la figure pour dégorger l'air de la course, et inspecta "tranquillement" les chevaux. Jamais il n'avait vu pareils bonds. Arrivés sur l'obstacle, ils partaient à la fois de leurs quatre jambes ; celles de derrière, retroussées sous eux, tombaient sur leurs quatre pieds et se redressaient d'un immense élan. "Nous pourrons donc avoir une cavalerie irlandaise ; ce sera merveilleux," dit-il au lieutenant. L'officier eut une réponse-mate : le vent lui rentra les mots dans la bouche, lui-même ne s'entendit pas. Malgré le train de leur galop qui venait de rayer deux lieues en quelques minutes, les chasseurs n'avaient pu rejoindre les Anglais. La pipe au rancart, son chapeau d'une main et la sabretache bondissante, en avant de dix toises sur le premier homme de sa troupe, Humbert chargeait comme le vertige. Exaspéré, il devenait la ville proche. Elle surgit soudain. Dix, trente, deux cents toits s'élevèrent des champs, les carabiniers disparurent dans l'un des faubourgs ; et comme les chasseurs se précipitaient à leur suite, Humbert se dressa sur ses étriers,

— Halte !

Il montrait trois partis de fencibles qui venaient au secours de leurs camarades et se rassemblaient devant la ville. On garda un silence dur. Ballina était en rumeur. Sarrazin, même, entendit le bruit d'un canon sur le pavé.

— La garnison est là tout entière, dit-il, et je l'évalue à huit cents hommes. Demain, peut-être, nous pourrons la prendre par surprise ; mais il est à craindre que les habitants de Ballina, ignorant que nous venons les délivrer, ne se forment en milice contre nous, ce qu'ils appellent une *yeomanry* ; en ce cas, nous aurions un ennemi dix fois supérieur.

Quatre coups de feu éclatèrent. Il fallait partir. Mais le Vosgien rêvait. Il choisit une pierre ronde sur la route et se la fit passer par un cavalier.

— Toussaint !

— Mon général ?

Humbert était trop Français pour s'amuser aux choses inutiles. Il déplia sa longue ceinture et la roula. On vint la regarder. Ce qu'il fit avec cette ceinture ne pouvait être qu'un simulacre ; mais ce geste, mieux que tout discours, allait expliquer à ses soldats, qui se dévouaient sans savoir, l'ardeur d'expansion révolutionnaire et l'idée de semence à jeter aux villes, partout où souffraient des hommes. Il fut compris fortement.

— Écrivez sur c'te pierre, lisible, les trois saluts républicains.

Il plaça le caillou dans la ceinture et tourna un instant cette fronde énorme, pour l'essayer.

— Ai lai Saint-Barnabé, on sème les navets ; on woilai in qui en fra mille !

À son poing d'athlète, la fronde eut un sifflement. Son cheval ronfla, peureux. Sarrazin souriait, mais Sarrazin ignorait qu'on ne prend les hommes que par leur besoin de mystère. Le bras vibrait toujours. Soudain il s'arrêta comme cassé ; la ceinture tricolore, flasque, retomba le long du cheval, — et un rire accompagna le caillou dans l'air

On ne put suivre le messenger ; sa vitesse dépassait tout regard. La magique devise : *Liberté, Égalité, Fraternité*, s'en alla, par dessus les

opresseurs vers les opprimés ; et comme si le caillou tombait au milieu des foules, une immense acclamation envoya son râle jusqu'aux Français...

— Maintenant qu' nous aivons semé, dit Humbert en se receinturant, nos reviendrons moissonner au sabre. Ces sacrés toés mots, ça lève pis qu' froment !

Il ralluma sa bouffarde et s'en retourna vers Killala, bonhomme, escorté de ses cavaliers, comme le laboureur, sa journée finie, rentre à la maison avec ses enfants.

GEORGES D'ESPARBÈS

COTTAGE

— Non, il n'y a pas à dire, j'ai beau ne pas les aimer, ces sacrés Anglais sont quand même un peuple extraordinaire !

Ce n'est pas du tout, comme on pourrait le croire à propos de la guerre au Transvaal, que Lucien d'Amblèze s'exclamait de la sorte *in petto*. C'est à propos d'une annonce de location qu'il venait de lire, en parcourant machinalement, seul au Cerele, la quatorzième page d'un journal londonien.

Et il y avait de quoi s'exclamer de la sorte, on va le voir.

L'annonce en effet, après avoir minutieusement donné tous les renseignements nécessaires à la location d'un certain cottage, ajoutait en lettres grasses et tirant l'œil :

*Endroit spécialement recommandé
aux gentlemen garçons et riches
que sollicite un irrésistible désir de suicide.*

Lucien d'Amblèze n'était sollicité par aucun désir de ce genre. C'est un garçon de trente ans, possesseur d'un beau patrimoine qui lui permet de vivre sans souci. Il n'a pas d'autre souci, en effet, que de ne point s'ennuyer, et il ne s'ennuie point, se passant à peu près toutes ses fantaisies, et n'en ayant pas d'extravagantes.

— Parb'eu, pensa-t il, celle-ci n'a rien d'irréalisable ! J'en aurai le cœur net ; je veux faire la connaissance de cet étrange propriétaire.

Et le jour même il prenait l'express Paris-

Londres, grâce à quoi, moins de vingt-quatre heures après avoir lu la singulière annonce, il se trouvait à l'adresse indiquée pour la location du cottage, en présence de l'excentrique si benévole *aux gentlemen garçons et riches que sollicite un irrésistible désir de suicide*.

Cet excentrique n'était pas un excentrique d'allure, au reste, pas le moins du monde. Mais il l'était d'autant plus qu'il ne l'était pas. Car on voyait tout de suite à son costume spécial et à sa physionomie caractéristique, on voyait comme s'il l'avait affiché, qu'il appartenait à la classe des clergymen. Or, si rien n'est plus banal, en Angleterre, qu'un clergyman, rien n'était plus en dehors de toutes les prévisions que de trouver, chez un clergyman précisément, une telle et à ce point cynique complaisance envers le suicide.

C'est en effet avec son plus gracieux sourire que le clergyman avait répondu, à la première ouverture de Lucien d'Amblèze, touchant la location du cottage :

— Pour vous suicider, n'est ce pas, mousieur ? Oh ! vous allez être pleinement satisfait, j'en suis sûr, en visitant l'installation. C'est une merveille, vous verrez ! C'est le dernier mot du confort. J'entends du confort en tout ce qui a rapport au suicide, comme de juste !

Lucien fut si interloqué de ce ton aimable, dans une pareille occurrence, qu'il en balbutia des mots vagues où se trahit, quoiqu'il parlât l'anglais à la perfection, sa qualité d'étranger.

— Ne seriez-vous pas Français ? fit soudain le clergyman en se renfrognant. Oui, oui, vous êtes Français, j'en suis certain. Alors agréez toutes mes excuses ; mais je ne puis vous louer le cottage.

— Pourquoi ? interrogea Lucien. Votre annonce recommande le cottage aux gentlemen garçons et riches, sans en spécifier la nationalité. Je suis dans les conditions voulues pour être votre locataire.

Le clergyman se remit à sourire gracieusement, et reprit :

— En ce cas, monsieur, avez vous les papiers nécessaires à authentifier votre double affirmation de célibat et de richesse ?

— Je les ferai venir dans le plus bref délai possible, répliqua Lucien. Ils vous prouveront que je suis parfaitement célibataire et que je possède une fortune constituée en biens mobiliers et immobiliers, de tout repos, me rapportant quarante cinq mille francs de rente, autrement dit, en chiffres anglais, dix-huit cents livres.

Ce revenu ne vous paraît-il pas suffisant pour m'affirmer riche ?

— Si, si, s'écria le clergyman, avec un sourire épanoui, maintenant en extase.

— Alors, reprit Lucien, en attendant mes papiers, faites-moi au moins visiter le cottage, pour que je constate, de mon côté, la véracité de vos affirmations à vous.

Il dit cela d'un ton sérieux et presque fâché qui imposa au clergyman, et la visite au cottage eut lieu sur-le-champ.

Le propriétaire n'avait pas exagéré. C'était, en effet, une merveille, et le dernier mot du confort, en tout ce qui a rapport au suicide. Devant la maison, dormait un étang propice à la noyade. Un autre genre de noyade s'offrait dans une salle de bains à la baignoire suggestivement profonde. Aux murs du salon, s'étaient en panoplies des armes variées, poignards, yatagans, kriss malais, d'une fourbissure impeccable ; révolvers des marques les plus célèbres. Une petite armoire dans la salle à manger renfermait une rangée de fioles dont les étiquettes menaçantes annonçaient une rare collection de poisons. Un fumoir calfeutré, exclusivement meublé d'un divan et d'un *brasero*, semblait tout préparé pour l'asphyxie. En guise de ciel de lit, dans la chambre à coucher il y avait au plafond un énorme crochet de fer n'attendant que la corde pour s'y pendre.

— Vous aviez raison, monsieur, fit Lucien, je suis pleinement satisfait de l'installation. C'est admirable. Je loue.

— Oh ! n'allons pas si vite, dit le clergyman. Il faut d'abord que j'aie visité vos références comme vous avez visité mon cottage, et il faut que vous connaissiez aussi nos conditions qui, peut-être...

— Je les accepte les yeux fermés, interrompit Lucien.

Il dut néanmoins en être instruit, et, ma foi, ne les trouva pas trop dures. Le prix, fort élevé, c'est vrai, mais très explicable en une si anormale occasion, se payait d'avance et restait acquis au propriétaire si, dans le délai de huit jours après le premier mois, le locataire ne s'était pas suicidé. Le locataire s'engageait, en outre, pendant ce premier mois, à ne faire aucune tentative de suicide, et à se laisser vivre d'une vie complètement régie par le clergyman. En cas de suicide, la location était annulée, et le cottage redevenait à la disposition du propriétaire.

— Je vois ce que c'est, pensa Lucien. Ce clergyman est à la fois un clergyman excellent et un excellent homme d'affaires. Il fait ce qu'il peut pendant un mois, pour vous détourner du suicide par ses prêches. Son devoir envers Dieu une fois rempli de la sorte, il a mis sa conscience en paix. Et finalement, qu'on se suicide ou non, le bonhomme y a toujours son bénéfice. Épatants, ces Anglais !

Bien plus épatants encore que ne le pensait Lucien d'Amblèze, on va le voir, et il le vit bientôt lui-même.

Huit jours plus tard en effet, muni des papiers et références authentiquant sa fortune et sa qualité de célibataire, il était de retour chez le clergyman, payait d'avance le prix convenu pour la location et s'installait dans le cottage, bien résolu à pousser l'expérience jusqu'au bout, sans y comprendre le suicide, cela va de soi, mais en laissant et surtout en faisant bavarder le singulier clergyman. Car il devait avoir des souvenirs curieux, n'est-ce pas, un propriétaire de cet acabit, sur ses locataires précédents ? Et Lucien s'en promettait un vrai régal.

Il fut très surpris d'abord, en s'installant, de trouver le cottage peuplé de quatre petites servantes fort jolies dont la plus âgée n'avaient pas vingt-cinq ans, et que le clergyman lui présenta de la sorte ;

— Ce sont des préposées aux diverses formes de suicide, monsieur. Celle-ci fourbit les armes et charge les révolvers. Celle-là s'occupe de la salle de bains et de fumoir. En voici une à qui incombe l'entretien de l'armoire aux poisons. Et la dernière porte en guise de ceinture, vous

le voyez, une cordelière qui ne demande qu'à devenir corde pour se pendre.

— C'est tout à fait charmant, répondit Lucien.

— Mais si une telle prévenance l'avait surpris, il fut plus surpris, encore, le soir, à table, à la table de famille où l'avait invité le clergyman, de trouver assises les quatre petites servantes et d'entendre le clergyman lui dire, avec son sourire le plus gracieux :

— Ce sont quatre de mes filles.

Lucien sursauta sur sa chaise. Un éclair d'intelligence venait de lui traverser brusquement l'esprit. Il demanda, anxieux ;

— Est-ce que vous en avez encore d'autres, monsieur ?

— Oui, répondit le clergyman. J'en ai en tout quatorze.

De plus en plus anxieux, l'éclair d'intelligence devenant une grande et durable clarté, Lucien reprit :

— Les dix qui ne sont pas ici, monsieur, seraient-elles mariées ?

— Elles le sont en effet, répondit le clergyman souriant.

— Avec... avec qui ? balbutia Lucien.

— Mais, monsieur, fit le clergyman, embarrassé, avec leurs maris, d'honorables gentlemen...

— Oui, oui, s'écria Lucien, dans un éclat de rire sardonique, oui, avec des gentlemen qui étaient garçons et riches, n'est-ce pas ?

Le clergyman avait pâli. Les quatre jolies petites filles faisaient des bouches en fraises et lançaient des œillades pâmées. Celle à la cordelière risquait même un furtif baiser envoyé au voi.

Et Lucien eut la vision nette de ce qui l'attendait, de ce qui était arrivé à ses prédécesseurs dans la location du cottage : l'agnichage des jolies petites servantes, le monsieur enjôlé, la miss compromise, le procès en perspective, le mariage...

D'un bond, il se leva, tandis que le clergyman murmurait, atterré :

— Je m'en doutais, qu'avec un Français il n'y avait rien à faire ?

Mais Lucien n'eut pas même l'idée de lui

répondre, ni de triompher en avouant sa clairvoyance, ni de rien du tout, sinon de fuir, car il se sentait déjà un peu pincé par la petite à la cordelière. Et il se contenta de se sauver éperdument sans manifester quoi que ce fût, et se répétant seulement *in petto* :

— Non, il n'y a pas à dire, j'ai beau ne pas les aimer, ces sacrés Anglais sont quand même un peuple extraordinaire.

JEAN RICHPIN.

Cadeaux de Noël

ET DU JOUR DE L'AN

Voici la saison des cadeaux de Noël et des étrennes du Jour de l'An, et chacun se demande avec perplexité ce qu'il va bien acheter pour faire plaisir à sa famille et à ses amis. Nous sommes en état aujourd'hui de les tirer de cette incertitude, et très facilement. Ils n'ont qu'à se rendre à la maison Simpson, Hall, Miller & Co., 1794 rue Notre-Dame, où l'ami Théoret sera fort heureux de leur montrer les merveilles que contiennent ces grands magasins, et entr'autres marchandises étonnantes, un assortiment complet d'objets en verre coupé qui charment la vue et tentent les plus indifférents. Nous ne voulons pas absolument être cru sur parole, mais allez-y voir et vous en sortirez enthousiasmé.

Pendant que nous parlons de cette importante maison de commerce, disons de suite que l'intention que ces messieurs avaient de fermer leur succursale de Montréal a été abandonnée, et que M. Théoret continuera, comme par le passé, à en être le gérant. Sa courtoisie et son affabilité sont trop bien connues pour que nous insistions ; d'ailleurs on pourrait blesser sa modestie, et comme il est susceptible, nous aimons mieux ne rien dire, crainte de lui déplaire.

En revenant de chez Simpson, Hall, Miller & Co., sur le côté gauche de la rue Notre-Dame vos yeux vont être attirés tout à coup sur l'étagage dans une vitrine de magasin de papeterie. Vous êtes fasciné malgré vous, et l'idée qui vous manquait, la chose que vous cherchiez, le choix

que vous voudriez faire est là, à votre portée, sous votre main. Vous croyez peut-être que la vitrine seule contient des choses merveilleuses. Pour être désabusé, vous n'avez qu'à faire une petite excursion à l'intérieur en compagnie de M. Phillips, et vous ne trouverez pas le temps long.

Il est inutile de vouloir vous donner une énumération de toutes les belles choses que vendent MM. Morton, Phillips, rendez-vous y, il faut voir par soi-même.

SOCIÉTÉ DES FEMMES

Nous venons de recevoir d'Ottawa une lettre circulaire adressée à tous les journaux du Canada, et demandant des renseignements sur "Les Femmes du Canada et leur Œuvre."

Nous ne voyons pas bien l'utilité de ces renseignements au point de vue pratique, mais nous nous empressons de publier le document afin que nul n'en ignore.

Nous croyons, cependant, que c'est une excellente occasion pour le gouvernement économe d'Ottawa de *récompenser le dévouement* des femmes qui se sont sacrifiées dans la politique au lieu de s'occuper de leur cuisine.

Il est proposé de préparer une compilation de l'œuvre des femmes au Canada. Ceci comprendra :—

1. Une revue générale de la situation, et de la sphère d'activité des femmes.

2. Un guide des divers travaux, religieux et séculiers, et des organisations auxquelles sont affiliées les femmes, soit pour des fins d'éducation ou de charité, comme moyens d'emploi. Ce guide sera aussi concis et aussi explicite que possible, l'objet de chaque organisation et institution, ou série d'institutions, sera clairement énoncé, et le nom et l'adresse des agents responsables seront donnés.

Quand à l'emploi, tout le travail organisé sera indiqué, et une idée générale sera donnée de la nature et du courant de l'emploi dans les diverses localités.

Le Comité d'arrangements désire obtenir votre bienveillante co-opération à cette entreprise, et

prend la liberté de vous envoyer la liste suivante de questions, et en y répondant (ou en y obtenant des réponses) en tant qu'elles s'appliquent à votre travail (ou localité), vous obligerez infiniment le comité. Les réponses peuvent être données soit en français soit en anglais, et tout autre renseignement, au sujet de la sphère d'activité des femmes dans votre entourage, sera reçu avec plaisir.

Nous n'avons qu'un mot de réponse à la première question. A notre avis, l'unique sphère des femmes est de fabriquer des citoyens et de les élever convenablement.

Cela ne nous empêche pas de souhaiter à ces damos tout le succès qu'elles méritent dans leur course au clocher pour décrocher la timbale et faire un voyage à Paris aux frais du gouvernement.

GRINCHEUX

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts : mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du RÉVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

On pourra s'adresser à la direction du RÉVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque, les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA